

XYZ. La revue de la nouvelle

Les univers parallèles

Thierry Geaniton



Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Geaniton, T. (2001). Les univers parallèles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 71–78.

Les univers parallèles

Thierry Geaniton

Et c'est en somme une façon comme une autre de résoudre le problème de l'existence, qu'approcher suffisamment les choses et les personnes qui nous ont paru de loin belles et mystérieuses, pour nous rendre compte qu'elles sont sans mystère et sans beauté; c'est une des hygiènes entre lesquelles on peut opter, une hygiène qui n'est peut-être pas très recommandable, mais nous donne un certain calme pour passer la vie, et aussi — comme elle permet de ne rien regretter, en nous persuadant que nous avons atteint le meilleur, et que le meilleur n'était pas grand'chose — pour nous résigner à la mort.

MARCEL PROUST,

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

« **N**om d'un cosinus ! C'est incompréhensible... Incompréhensible... » marmottait depuis une demi-heure d'un air bourru le professeur Wrestley, profondément absorbé dans la contemplation irritée d'un curieux appareil en forme de bathyscaphe. Lissant d'une main perplexe sa barbe broussailleuse, froissant de l'autre des feuillets noircis de formules mathématiques étonnamment complexes, le professeur se laissa glisser sur une méchante chaise de paille qui émit un léger gémissement de surprise sous ce faix inattendu. Le savant examina d'un œil distrait les notes posées sur ses genoux, tout en massant longuement son sinciput. La pression d'une main amicale sur son épaule le fit soudainement tressaillir, l'arrachant à ses scientifiques rêveries.

« Eh bien ! mon vieux Samuel, toujours attaché à votre laboratoire tel un cirripède à son rocher ! Nous sommes attendus au

cercle, voyons ! Ce soir, foi de Meredith, nous prendrons une revanche éclatante au bridge ! »

De son air de fouine échevelée, Wrestley regardait sans les comprendre les mots s'envoler des lèvres de son vieil ami, dont le visage jovial apparaissait par intermittence, entre deux épaisses volutes d'une odorante fumée que le visiteur tirait d'une pipe en écume de mer douillettement nichée dans le creux de sa main droite.

« Ah çà ! s'exclama l'amateur de bridge, votre esprit bat encore la campagne ! M'écoutez-vous seulement ?

— Je... oui... bonjour, John, bonjour... Que disiez-vous ?

— Je disais que si vous ne faites pas fissa, nous allons une nouvelle fois arriver en retard au cercle. Avez-vous donc oublié que nous sommes mercredi soir ?

— Comment, mercredi ! Hier encore, nous étions lundi... s'étonna le bon Wrestley.

— Mon pauvre vieux, vous devriez vous ménager davantage. Le surmenage aura raison de vous... Qu'avez-vous besoin de travailler ainsi jour et nuit, constamment cloîtré dans ce laboratoire où pas un rayon de soleil ou de lune ne pénètre, avec pour toute compagnie ces ordinateurs et ces multiples écrans de contrôle ? Savez-vous ce qu'il vous faudrait ? Un bon petit voyage d'agrément. Voilà des années que vous n'avez plus quitté Londres ! Tenez, amoureux comme vous l'êtes de culture française, que n'iriez-vous faire un petit séjour à Paris ?

— Peut-être avez-vous raison. J'aurais grand besoin de me ressourcer, en effet...

— À la bonne heure ! Un homme comme vous, en pleine fleur de l'âge ! Vous devriez mordre la vie à pleines dents ! Et miam ! conclut Meredith en faisant claquer sa mâchoire comme un redoutable piège à loup.

— J'ignore combien de verres de brandy vous avez ingurgité avant de venir ici, mais il faut que vous soyez décidément bien gris pour en arriver à considérer un vieux birbe de soixante ans comme étant dans la fleur de l'âge !

— Voyons, vous savez bien que tout ceci n'est qu'affaire d'état d'esprit...

— Nous en reparlerons dans une vingtaine d'années, lorsque vous aurez atteint mon âge vénérable, sourit tristement le professeur Wrestley tout en jetant un œil morne sur son curieux appareil.

— Vos travaux vont-ils bon train, au moins ? interrogea Meredith avec sollicitude, lisant la perplexité sur les traits parcheminés de son compagnon.

— De fait, vous touchez du doigt le cœur du problème : mes recherches ont abouti, ma machine fonctionne parfaitement. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement voilà : je serais bien en peine d'en expliquer le mécanisme...

— Que me chantez-vous là ? s'esclaffa Meredith dans un sursaut.

— La vérité, mon ami, la triste vérité... je l'ai conçue par intuition, faisant violence à mes connaissances scientifiques.

— Et elle fonctionne ?

— Oui... » avoua faiblement Wrestley, rouge de honte et de confusion.

Meredith resta quelques secondes complètement abasourdi, fixant sur l'excentrique savant des yeux ronds comme des pommes.

« Mais de quoi diable vous plaignez-vous ? parvint-il enfin à articuler, après avoir longuement tiré sur sa pipe. Voilà des mois que vous travaillez sur cet engin, formant des vœux fébriles pour qu'il soit opérationnel. Votre souhait se concrétise enfin, et vous trouvez moyen de maigrir !

— Ah, mon cher ! soupira le professeur, on voit bien que vous n'êtes pas un scientifique... Ne comprenez-vous pas que si je ne suis pas en mesure de faire la démonstration du fonctionnement de mon prototype, celui-ci peut être considéré comme nul et non avenu... Il n'existe pour ainsi dire absolument pas aux yeux de la science ! Pire encore : si je veux sauvegarder ma crédibilité aux yeux de mes confrères et conserver mon fauteuil au sein de l'Académie des sciences, je n'ai d'autre choix que de

détruire ma machine et de vous faire jurer sur votre vieille Bible la discrétion la plus absolue. Vous n'avez rien vu, rien entendu !

— Pour ça, vous êtes dans le vrai : je n'entends rien à tout cela. Du reste, ne me disiez-vous pas tantôt que cet appareil pourrait guérir un mal jusqu'ici jugé incurable ? Qu'importe vos titres et votre aura, si le bien-être de vos frères humains est en jeu ?

— Mon cher, faites-moi cette grâce de ne pas me croire monstrueusement vaniteux au point de pouvoir envisager de sacrifier des vies afin de préserver un certain prestige dans le milieu scientifique ! Simplement, l'utilisation de cette machine sera formellement interdite par le Collège des médecins si je ne puis rationnellement en démontrer le principe. Pour sauvegarder la vie des malades, on refusera de les exposer aux risques potentiels d'un engin mû par l'opération du Saint-Esprit...

— Mais qui les guérirait pourtant... songea Meredith, souriant malgré lui de l'ironie de cette courtelinesque aporie. À propos, quel genre de maladie votre machine est-elle censée soulager ?

— Le mal de vivre.

— Plaît-il ?

— Le mal de vivre, répéta mécaniquement Samuel Wrestley.

— Rien que ça ! s'exclama Meredith, esquissant un bond de cabri. On peut dire que vous, au moins, vous ne perdez pas votre temps avec des futilités... Et serait-il indiscret de vous demander comment vous comptez éradiquer ce mal universel ? »

Wrestley quitta sa chaise et fit quelques pas en direction de sa machine qu'il caressa distraitemment, puis il se tourna vers Meredith, qui attendait placidement des révélations qu'il présentait stupéfiantes.

« Connaissez-vous la notion d'univers parallèles développée par mon collègue Hugh Everett ? interrogea Wrestley à brûle-pourpoint.

— Je n'ai pas cette chance, avoua Meredith sans ambages. Ne perdez pas de vue que je ne suis qu'un modeste secrétaire d'ambassade, en disponibilité, de surcroît. Affranchissez-moi

donc sur les brillantes théories de ce Levrette dont vous paraissez faire grand cas.

— Everett... Hugh Everett, reprit Wrestley, réprimant à grand-peine un sourire que faisait danser sur ses lèvres la méprise de Meredith. Everett joue avec l'idée qu'il y aurait autant d'univers qu'il y a de choix possibles. Voici trois jours, vous avez disputé une partie de tennis, que vous avez perdue à cause d'une stupide erreur d'arbitrage, m'avez-vous dit. Or, il existe un univers parallèle où cette erreur n'a pas été commise et où, subseqüemment, vous avez remporté le match.

— Diable! Voilà une théorie qui laisse songeur! Mais si je vous comprends bien, il y aurait donc un autre John Meredith dans chacun de ces univers, vivant les destins que je n'ai pas connus?

— Précisément.

— Peste! Et pourquoi diable faut-il que je sois le John Meredith qui vit dans l'univers parallèle des occasions avortées? marmonna Meredith avec acrimonie; son dépit enfantin amusa vivement Wrestley.

— Rassurez-vous, mon ami. Je pense que ces autres John Meredith, bien qu'ayant vécu des situations distinctes des vôtres, ne diffèrent pas fondamentalement de vous. En effet, si cette séduisante théorie d'Everett a bel et bien été le catalyseur de mes réflexions, des considérations plus philosophiques m'ont conduit à m'en dissocier, principalement sur la question du destin des hommes. Avez-vous constaté, dans votre commerce avec vos semblables, combien nombreux sont ceux qui gardent au fond de leur cœur l'inguérissable blessure de n'avoir pas, à un moment donné de leur existence, fait le bon choix, et de s'être fourvoyés dans une voie terriblement décevante en comparaison des blandices qu'ils auraient, croient-ils, indubitablement savourées en choisissant l'autre option qui s'offrait également à eux?

— Effectivement, admit Meredith. Si je me sentais en veine de confidences, je vous conteraïis d'ailleurs la fatale erreur d'aiguillage que j'ai moi-même commise voici sept ans et qui me coûta le bonheur d'une vie entière, ni plus ni moins... Ah, Judith! si seulement... »

Le professeur fit entendre une toux discrète. Meredith se ressaisit, le front coloré d'une légère érubescence, un rose délicat qu'un poète aurait sans doute nommé « cuisse de nymphe émue ».

« Là où je voulais en venir, enchaîna rapidement Wrestley afin de dissiper le trouble tenace de son compère, c'est que ces remords ont une charge délétère particulièrement insidieuse qui vous mine lentement votre homme. Je l'évoquerais volontiers par ces vers de Baudelaire :

Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie.

— J'ai toujours été agréablement surpris de ce goût décidé que manifestent bien des scientifiques pour la poésie, fit remarquer Meredith.

— Les scientifiques sont d'abord et avant tout de grands poètes, mon cher, et l'on pourrait aisément leur reconnaître une fonction similaire à celle que Hugo attribue à sa caste :

Peuple ! Écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.

— Samuel, vous m'épatez ! Si fait, si fait ! vous m'épatez ! Mais que disiez-vous, rêveur sacré, à propos de ce remords qui nous dévore les entrailles avec l'appétit vorace du vautour de Prométhée ? »

Wrestley quitta la pose de tribun qu'il avait instinctivement adoptée pour déclamer les vers avec emphase.

« Euh, oui... reprit-il, presque aussi confus que l'était tantôt son ami après s'être égaré dans le voluptueux souvenir de la mystérieuse Judith. De fait, mes méditations m'ont convaincu que si

nous avions fait naguère ce que nous considérons aujourd'hui comme le choix judicieux, notre vie aurait finalement été, peu ou prou, identique à celle que nous avons vécue. Voyez-vous, notre existence reflète notre personnalité. Inconsciemment, nous remodelons toujours notre entourage immédiat afin de l'adapter, autant que faire se peut, à notre idiosyncrasie. À l'inverse de ces bien peu contrariants caméléons, qui épousent la couleur des plantes sur lesquelles ils paressent, l'homme, quant à lui, modifie son environnement à son image. Vous tiquez ? Un exemple bien simple : lorsque vous emménagez dans un nouveau logis, l'un de vos tout premiers réflexes n'est-il pas de remeubler l'endroit selon vos goûts ?

— Ma foi, je crois que vous avez raison, murmura Meredith en se frottant pensivement le menton du pouce et de l'index. Cela dit, quel lien établissez-vous entre votre intéressante théorie et cette machine que vous avez conçue ?

— Sans entrer dans le dédale des détails techniques, je vous dirai schématiquement que cet appareil bombarde gentiment de rayons gamma l'hypophyse et les lobes pariétaux, stimulant ainsi une forme très particulière d'activité onirique du... disons, patient. Celui-ci plonge alors dans l'univers parallèle où il retrouve une situation qu'il regrette n'avoir pas connue et où il vit comme en rêve l'existence qui aurait été la sienne. Au terme de la séance, notre quidam s'aperçoit avec stupéfaction qu'il n'a, somme toute, rien à regretter. Le voici guéri de son *tædium vitæ* et du sentiment taraudant d'avoir stupidement gâché sa vie en laissant passer sa chance.

— N'était-ce pas la marquise de Merteuil qui faisait observer à Valmont « qu'une occasion manquée se retrouve » ?

— En quoi cette coquine avait parfaitement raison, répliqua Wrestley. Nous sommes continuellement assaillis par des occasions inouïes qui ne demandent qu'à être saisies, pour peu que nous soyons un tantinet attentifs. Nous compatissons au malheur des aveugles, sans même nous apercevoir que nous vivons dans une cécité bien plus grande que la leur... »

Concluant son mélancolique constat d'un profond soupir, le professeur se dirigea lentement vers son engin.

« Et si seulement je parvenais à comprendre pourquoi ces ondes stimulent une telle activité cérébrale... Mais hélas ! je n'en sais fichtre rien ! Ah ! mon ami ! Quelle chose étonnamment complexe et impénétrable que le cerveau humain !

— Ne m'en parlez pas ! renchérit Meredith avec malice. Al-lons, ne perdez pas courage ! Je suis sûr que vous parviendrez à percer ce ténébreux mystère. D'ailleurs, qui diable vous empêche d'utiliser votre machine pour aller explorer l'univers parallèle dans lequel vous avez compris son fonctionnement ? »

Wrestley regarda Meredith avec ahurissement.

« Savez-vous, mon cher, que ce n'est pas idiot du tout, ce que vous me dites là ? Dire que cette idée ne m'avait pas même ef-fleuré ! Je deviens décidément gâteux... Dans mes bras, Mere-dith ! Vous êtes mon sauveur !

— Ravi d'avoir pu vous être utile... En retour, me rendriez-vous un petit service ?

— Mais certainement ! Dites, et j'obtempère ! »

Meredith tira de la poche de son gilet une montre à gousset magnifiquement fourbie.

« Mon cher Wrestley, onze heures va sonner d'ici trois minu-tes. Le cercle va fermer, adieu la revanche au bridge... Croyez-vous que votre machine fantastique puisse m'expédier un instant dans cet univers parallèle où nous avons certainement ratiboisé ce soir nos coriaces adversaires ? »